L'ABEILLE.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT.

PAR BULLIT, MAGNE & Cie.
No. 81, Rue Chartres.

Abonnement ordinaire..... $10 par an.
Do. pour les campagnes..... $10 payable d'avance.

NOUVELLE-ORLEANS,
VENDREDI MATIN, 6 NOVEMBRE 1840.

POUR GOUVERNEUR :
HENRY JOHNSON.
Sujet à la décision de la Convention des Whigs de l'Etat.

ELECTIONS DE LA LOUISIANE.

Sur les rapports partiels, la majorité de HARRISON est jusqu'à présent de

1507.

Et d'après rapports de Lafourche sont corrects, elle est de plus de

2200.

(☞ Voir le tableau plus bas.)

ETAT COMPARATIF
DES VOTES EN JUILLET DERNIER, ET DE CEUX DONNÉS POUR LE PRESIDENT ET LE VICE-PRESIDENT

(☞ La étoile indique les retours officiels.—*Ed.*)

PAROISSES.	Harr. V. B.		*White. Lion.*	
Plaquemines,	563	1750	1793	674
Orleans,	173	91	72	211
St. Bernard,	288	57	79	91
Jefferson (Par. Lafourche),			18	45
St. Charles,	123	45	136	79
St. Jean-Baptiste,			288	97
St. James,			237	160
Ascension,			380	97
Lafourche Inférieure,			143	97
Assomption,			143	7
Terrebonne,	3019	1973	2765	1761
Iberville,	204	198	164	*Conc. Morg.* 165
Point Coupée,	193	84	72	165
West Baton-Rouge,	291	306	279	300
East Baton-Rouge,			270	300
East Feliciana,			261	140
West Feliciana,			277	164
St. Hélène,			118	164
Livingston,			116	148
Washington,			116	148
St. Tammany,	284	80	116	148
Pointe-Coupée,			116	117
	915	634	1933	1920
St. Martin,			*Mart.* 361	*Pom.* 69
Ste. Marie,			261	69
Lafayette,			261	69
St. Landry,			288	300
Calcasieu,			453	330
Avoyelles,			156	278
Rapides,			365	300
Natchitoches				
Caddo,			461	664
Claiborne,				
Ouachita,			148	290
Rigolets,			242	281
Sabinal,			148	290
Catahoula,			153	283
Concordia,				
Madison,			379	211
Carroll,				
			3418	3252

NOUVELLE-ORLEANS

	Harrison.	*Van Buren*	*Majorité*
1re. Municipalité:	964	704	260
2e. "	1330	776	554
3e. "	1174	1	1173
	3468	1481	1987

☞ Nous apprenons que une personne très respectable qui est arrivée ce jour de la nuit dernière, que la majorité des whigs, dans la paroisse de Lafourche Inférieure, est de plus de SEPT CENTS VOIX.

PAROISSE D'IBERVILLE — Le nombre des votes dans cette paroisse s'est élevé à 246 : le ticket whig en a reçu 204 ; le ticket de l'administration 182 ; ce qui constitue en faveur de nos amis une majorité de 22 voix.

EST-BATON ROUGE — La paroisse d'Est-Bâton Rouge, où l'on a déposé 632 votes, en a donné 324 au ticket whig, et 308 au ticket administratif. Majorité whig : 16.

OUEST-BATON-ROUGE — Total des votes : 267. Ticket whig, 183 ; ticket tory-loco, 84. Majorité whig, 99.

Un passager arrivé par le steamer Washington, hier soir, d'Alexandrie, rapporte que les scrutins n'avaient pas été déposillés dans la paroisse des Rapides ; mais l'on croyait généralement que les whigs eut une majorité de 30 à 40 voix.

Nous sommes redevables à une personne de la paroisse de Lafourche Intérieure, des retours suivans :

	Whigs.	Loco-focos.
Lafourche Intérieure,	206	2
Terrebonne,	142	5
Assomption,	107	17

LES RETOURS que nous recevons, dépassent non plus grandes espérances. Dans presque toutes les paroisses, la force des whigs s'est augmentée. Notre Etat donnera à *Harrison* une belle majorité.

MISSISIPI.

Comité de Warren—Les retours ne sont pas encore tous connus ; mais on a des raisons de penser qu'il y a une majorité de Harrison sera très considérable.

Washington—Les partisans de Harrison ont emporté le comté à une immense majorité.

Claiborne—Majorité pour Harrison 217.

Jefferson—Rodney donne 100 voix de majorité pour Harrison.

Adams—A Natchez, le vote est aussi rapporté Harrison 615 ; Van Buren 300 ; majorité 315.

Clarence on voit les nouvelles suivantes :

Nous avons reçu hier soir, par le steamer Norfolk, une lettre datée de Vicksburg, Miss. le 3 nov 1840, qui nous fournit les retours suivans :

	Majorité whig.
Vicksburg,	343
Mill Dale,	36
Bovina,	68

P. S. Il reste à recevoir les retours de deux autres électorales qui élèveront à 600 voix la majorité whig ce qui ne laisse pas d'être considérable pour un comté qui donne à peine 1500 votes.

Les retours de l'intérieur ne sont sont des plus satisfaisants. Agricol. Gc.

ELECTIONS DU MAINE.

Le gouverneur actuel s'attend, assisté de son conseil, à faire le dépouillement des votes congressionnels et la majorité de l'opposition est de 237, ce qui prouve que Kent est élu et que l'opposition a fait, depuis 1839 un gain de 5731.

Si le général Harrison est élevé à la présidence, et nous avons la conviction que les Etats qui ont voté à l'heure qu'il est, suffisent pour assurer son succès, quels sentiments devront éprouver ceux qui, durant la longue et ardente discussion dont nous attendons maintenant le résultat, ont, avec tant d'acharnement et si peu de scrupule, déchiré sa réputation, calomnié ses intentions, vilipendé sa conduite ? Les hommes sans pudeur qui ont persévéré dans ce dégradant système de personnalité, n'ont pas songé sans doute qu'en attaquant le général Harrison, leurs coups tombaient sur un homme dont le pays d'honneur, qu'en l'accusant de lâcheté et d'ignorance dans l'art militaire, ils montraient implicitement en doute la sagacité, le patriotisme et le discernement de Washington, Jefferson et Madison, et qu'en s'efforçant de déprécier ses projets, qu'en voulant représenter ses victoires comme des défaites, ils ternissaient la gloire de leur pays. Le génie du général Harrison forme une partie intégrante de celle de notre patrie ; c'est en le servant que *ce brave guerrier* a mérité sa renommée, et c'est elle qui aurait souffert si l'on était parvenu à détruire cette renommée si bien méritée. Grâce à Dieu ! il n'en est rien, et le général Harrison est sorti victorieux de toutes les ruses (preuves qui quelles sa candidature l'a ennemis.

Mais quels seront, nous le répétons, quels seront les sentimens de ceux qui ont attaqué ce digne citoyen lorsque son triomphe sera certain, lorsque la voix du peuple aura prononcé ? Quelle émotion éprouveront-ils lorsque viendra que leurs diffamations n'ont produit aucun fruit pour la cause défendue par eux, que les traits impuissants de la calomnie ont vraiment échoué contre la vertu, l'intégrité et le patriotisme, et qu'enfin de toute cette moisson de calomnieuses attaques ils n'ont recueilli que la honte ! Nous ne nous faisons pas illusion ; parmi les adversaires du général Harrison, il s'est trouvé beaucoup d'hommes de bonne foi qui se seront laissés emporter par la vivacité de leur nature et par l'influence de ceux au milieu desquels ils vivaient ; ceux là sans doute ont déjà reconnu leur erreur, et ils en sont au regret de n'avoir pas résisté aux entraînemens de parti. Au moment où la lutte est terminée, ceux là, et c'est le plus grand nombre de nos adversaires, nous *l'espérons*, ceux là, disons-nous, doivent être tout prêts à seconder ces sentimens de bienveillance auxquels les deux partis ont paru étrangers depuis longtemps ; ils trouveront dans le camp opposé des dispositions pareilles. Les hommes modérés, les hommes qui aiment la concorde, ne manquent nulle part, et c'est à ceux que la patrie devra l'union que nous appelons de tout nos vœux. Nous sommes tous Américains, tous membres de la même famille, et c'est le devoir de tous sans que nous sommes de faire succéder aux discussions de famille la plus entière réconciliation !

LA CITÉ WHIG.

On sera par les retours officiels de l'élection que la majorité whig dans la Paroisse d'Orléans s'élève à *neuf cent trente trois voix*. Bien que cette majorité présente une diminution de 196 voix sur celle de juillet, nous devons cependant, tout compte fait, regarder ce résultat comme un triomphe glorieux et signalé. La perte loco foco était bien mieux agissant qu'aux dernières élections ; ils s'étaient préparés de longue main à cette dernière lutte et ils ont déployé une activité, une supériorité de tactique remarquable. Grâce à leurs efforts, ils espéraient nous réduire à une majorité insignifiante ; et cependant ils ont été battus de 933 voix ! Rien ne pouvait mieux prouver la force réelle, la force indomptable de la cause whig à la Nouvelle-Orléans. Nous avons été dévoués à cette cause, et elle a noblement secondé ta tâche. Elle conservera parmi les chefs whigs le rang qu'elle avait conquis en juillet.

On trouve dans le *Covington Advocate* :

"Nous apprenons qu'un monstre a été commis près de Springfield, paroisse de Livingston, dans la soirée du 19 octobre, sur la personne d'un nommé Hutchinson.

"On avait cru le meurtrier est un nommé Jerry Dublin. Voici les détails de cette affaire :

"Dublin était époux la cousine de Hutchinson dans il était séparé depuis un certain temps et depuis [illegible] remarié. Tout récemment M. Hutchinson [illegible] à un capitaine d'habiter la maison [illegible] Dublin pensait que l'absence de son prétendu [illegible] son d'un coup de fusil au moment où [illegible] d'un meeting avec ses cousins et une autre dame.

INCENDIE A NATCHEZ.

Nous apprenons par le steamer Baton-Rouge qu'une incendie a eu lieu dans la partie basse de Natchez mercredi à 4 heures P. M. 12 maisons ont été entièrement consumées par les flammes. On évalue la perte à $29,000.

Population de la Paroisse d'Est-Féliciana, suivant le dernier recensement.

	Blancs.	Couleur.	Esclaves.	Total.
Hommes	2246	15	3849	
Femmes	1759	15	3919	11,903
Population blanche,			4005.	
Do. de couleur,			30.	
Do. esclaves,			7868.	
			11,903.	

Frontières du Maine.—Le *Mercantile Journal* de Boston publie une lettre de Bangor (Maine) du 23 octobre, qui annonce l'arrivée dans cette dernière ville de deux jeunes gens qui ont accompagné les commissaires chargés de l'examen des frontières. Ces commissaires ont soigneusement exploré le pays et sont sur le point de revenir. Leur rapport sera présenté sous peu à Washington, et nous ne tarderons sans doute pas à le recevoir.

(*Communiqué.*)

DE LA COMPAGNIE DU THEATRE D'ORLEANS.

Le *Courrier* du 22 octobre signale une contestation sérieuse entre la Municipalité No. 1 et la Compagnie du Théâtre d'Orléans. A ce propos, il n'est sans doute pas inconvenant d'appeler l'attention des actionnaires, quoique la Direction ait jugé préférable de ne pas accéder à la demande du conseil de ville, d'en convoquer une assemblée.

Il faut se rappeler que la Compagnie, fondée en 1838, achète le Théâtre d'Orléans pour $275000 en ses bonds à 15 et 20 ans, lesquels portent 6 0/0 d'intérêt qui se paie semi-annuellement. Le vendeur prend la moitié du prix en bonds, et le reste en Caisse No. 1 souscrit pour $200,000, et elle paie 6 0/0 d'intérêt sur ce chiffre jusqu'à ce qu'elle rachète ses bonds. Nous autres actionnaires nous souscrivîmes ensemble pour $172,500 notre but a tous sans doute était l'érection d'un beau théâtre, et pourtant la Direction ne mit tout d'abord à faire l'assurance. C'est bien l'eau, aujourd'hui surtout ; car les temps ne sont plus où les compagnies d'assurance de la Nlle. Orléans donnaient de beaux dividendes ; et puis, d'ailleurs, les actionnaires, en souscrivant, n'avaient nullement en vue des dividendes de cette sorte. La Direction de la Compagnie fit cependant, en l'année 1837, quelques tentatives auprès du conseil de ville, pour en obtenir à bail emphytéotique, la place du Cirque, plage abandonnée aux animaux, et par là plutôt nuisible qu'utile. Les conversations prirent fin à l'objet de la Compagnie. L'avantage pour la municipalité est cette grande, puisque ne pouvant s'étendre que vers le faubourg Trème, un beau théâtre y devait amener la population, y accroître la valeur des propriétés, et augmenter les revenus de la ville. A l'expiration de tant de ville aurait eu le théâtre en toute propriété. Pour la Compagnie aussi l'avantage était grand ; car n'ayant pas à acheter le terrain, elle pouvait consacrer toute son argent à l'utiliser, et pour bonnes distributions, s'assurer de beaux revenus. Les propriétaires du quartier, intéressés à la réalisation de cet objet, devaient concourir à la souscription du capital. Le Théâtre d'Orléans avait été *bâti* par une compagnie américaine, et c'est là, à un avis, que l'auguste la population de la Ville. Municipalité, mais toute ne guérissent pas ce projet. Il y eut division dans la Direction ; ce qui, joint au refus du conseil de ville d'accorder la place du Cirque, et faute aussi de moyens suffisants pour acheter un terrain convenable, alors que les terrains étaient si chers, et le sol, si cet la Compagnie alla son train, et n'eut qu'à présent rien fait pour son avenir. Et comme les actionnaires sont fort insouciants, et qu'ils donnent volontiers à qui ne les demande, leur procuration de voter, il s'ensuit que la majorité des votes se trouve toujours avec les 500 qui la Ville à la masse, qui sont actionnaire, qui ont de l'élection ce qu'il entend. Il n'y a pas matière à lui en faire un reproche, puisqu'on le laisse faire, ou plutôt puisqu'on l'aide : qui sait même si ce n'est pas pour n'en revoir pas autant. Mais l'avenir est à notre sien, que ceux de nos actionnaires qui le peuvent, le tirent des bons avec la grande pas. La Compagnie ne fait pas de réserves, ne jouant pas de profit, et ne doit, si les choses ne changent, il faudra abandonner le Théâtre aux portées des bonds, heureux encore, si, en pendant tout, les actionnaires ont la satisfaction de voir les dettes de leur Compagnie payées. Cet avenir est triste, mais il est vrai pourtant. Le conseil de ville la comprit comme nous, mais, de plus que nous, il cherche à remédier au mal. Il fait à la Direction des propositions qui sont raisonnées. Il demande que l'on prenne l'avis des actionnaires, et la Direction qu'y refuse. Serait ce parce que dans une assemblée la voix de chaque actionnaire ne serait pas proportionnée au nombre de ses actions ? Cela n'est pas supposable. La Direction a ses raisons qu'elle trouve bonnes ; mais elle devrait peut-être nous les communiquer dans une circonstance aussi grave, et prier avec nous au moyen d'éviter le procès dont elle est menacée, et, s'il ce peut, à changer la tournure de ses affaires. Fait-il que de notre propre mouvement nous lui demandions ce qu'elle compte faire, et dans une illusion aussi flatteuse ne lui convient pas d'en appeler à ses co-associés, et de mettre dans sa responsabilité à couvert ?

DEUX ACTIONNAIRES.

VARIÉTES

LA SŒUR DE BON SECOURS.

Une fièvre ardente me dévorait. Ma famille, qui habite une de nos provinces les plus reculées, n'était pas elle prévenue. J'étais seul dans un hôtel garni, abandonné à des soins mercenaires. Un jour, au sortir d'un accès qui avait été plus long et plus inquiétant que les autres, j'aperçus, au pied de mon lit, une femme vêtue de noir, tout habillée de deuil, avec un rosaire qui lui pendait à la ceinture et une grande coiffe blanche qui enveloppait son visage. C'était une sœur de Bon Secours. Que le maître d'hôtel gracieux assurait rendrons de cette idée ? avait fait venir pour me soigner. Elle marchait dans la chambre sans bruit, légère comme l'intendance à pas lent. Elle agissait autour de moi, et lorsque, dans le transport de la fièvre, je m'écartais sa main qui me présentait des potions salutaires, elle me disait d'une voix si douce, que je finissais toujours par céder.

Mon état empirait encore plus malade que mon corps. Un amour indignement trahi m'avait jeté dans un désespoir qui ne voulait point être consolé. Il fallait effacer peu à peu les tristes images où je me complaisais, et calmer je ressentiment que j'ai tant fait sans cesse. Après bien, de la sœur de Bon Secours qui me sauva. Sa contenance, l'expression ; l'une de ses traits, je ne sais qu'à chaque douloureux répondu en elle, tout révélait une existence cruellement éprouvée et rien n'est plus doux aux malheureux que la compassion de ceux qui ont beaucoup souffert.

Cette sœur femme de vingt-cinq ans, petite et délicate, avec des pieds et des mains d'enfant, avec des yeux bleus et une physionomie mobile qui s'altérait à chaque plainte poussée devant elle. On comprenait tout de suite, à la voir, que son ame était faite pour la pitié. Son visage manquait sans doute de cette régularité et de cet ensemble qui constituent la beauté chez une femme ; mais elle était belle par la grâce, par la distinction des manières, par le timbre sédusant de sa voix, qui charmait comme une musique harmonieuse.

Elle s'appelait sœur Sainte Geneviève. Depuis quinze jours qu'elle me tenait lieu de famille et d'amis, il était tout ce que je savais d'elle. Quels que fussent les événemens qui l'avaient jetée dans une profession si humble, elle en remplissait les devoirs avec une ardeur pieuse et une résignation. Jamais un regret, jamais un murmure, jamais la moindre allusion à des jours plus heureux. Elle s'était accoutumée à souffrir comme on s'accoutume à vivre.

Un soir que je m'abandonnais à mes sombres rêveries :

—C'est affreux, m'écriai-je involontairement !

—Qu'avez vous ? me demanda sœur Sainte Geneviève.

—Je pense à la patrie dont j'ai été victime : quelle ingratitude !

—Oh ! répondit-elle, le nombre des ingrats est si grand ! Etes vous le seul qui ayez à vous plaindre ?

—Comme j'ai été traité ! traité lâchement !

—D'autres l'ont été comme vous... plus que vous.

—Non, ma sœur, non. Je n'oublierai jamais.

—Oh ! oublie-le, mon frère ; mais l'on pardonne. On cherche, quelque que sur la terre, un amour qui soit fidèle. On ne trouve pas des espérances qui ne trompent pas. L'épreuve de ceux qui ont souvent bien dure. Heureusement elle est courte... Voulez vous, ajouta t-elle, avec une voix plus douce, que je vous raconte, pour vous distraire, l'histoire d'une amie de ma jeunesse ?...

Elle s'appelait Clémence. Son père était un capitaine de la garde royale qui fut tué en 1830. Sa mère, devenue veuve, s'expatria avec sa fille, et alla remplir en Russie, dans la riche famille des Kisoloff, un emploi de gouvernante qui lui avait été offert. Elles y vivaient tranquilles, et non heureuses, lorsque le jeune comte Alexis Kisoloff revint de ses voyages. Il vit Clémence, et s'éprit pour elle d'une violente passion. Clémence avait dix-huit ans. Dans la retraite où elle était élevée, la perspective d'un jeune homme, beau, élégant, empressé, était un grand événement. Sa vie, jusque-là si terne, commença à se colorer. Les journées qui se traînaient lentement, lui parurent trop courtes et ne suffirent plus aux rêveries qui occupaient son ame. Mais comment vous dirai-je ? Sa mère en devina la cause, et les timides revelations de la jeune fille ne lui laissèrent pas aucun doute. Elle annonça leur départ ; mais, à cette nouvelle, Alexis Kisoloff éclata. Les différences de rang et de fortune, les projets que son père avait conçus pour lui, tout hâbitre de mort, avec un mépris qui lui pendait à la ceinture et une grande coiffe blanche qui enveloppait son visage. C'était une sœur de Bon Secours. Que le maître d'hôtel gracieux assurait rendrons de cette idée ? avait fait venir pour me soigner. Elle marchait dans la chambre sans bruit, légère comme l'intendance à pas lent. Elle agissait autour de moi, et lorsque, dans le transport de la fièvre, je m'écartais sa main qui me présentait des potions salutaires, elle me disait d'une voix si douce, que je finissais toujours par céder.

Mon état empirait encore plus malade que mon corps. Un amour indignement trahi m'avait jeté dans un désespoir qui ne voulait point être consolé. Il fallait effacer peu à peu les tristes images où je me complaisais, et calmer je ressentiment que j'ai tant fait sans cesse. Après bien, de la sœur de Bon Secours qui me sauva. Sa contenance, l'expression ; l'une de ses traits, je ne sais qu'à chaque douloureux répondu en elle, tout révélait une existence cruellement éprouvée et rien n'est plus doux aux malheureux que la compassion de ceux qui ont beaucoup souffert.

Cette sœur femme de vingt-cinq ans, petite et délicate, avec des pieds et des mains d'enfant, avec des yeux bleus et une physionomie mobile qui s'altérait à chaque plainte poussée devant elle. On comprenait tout de suite, à la voir, que son ame était faite pour la pitié. Son visage manquait sans doute de cette régularité et de cet ensemble qui constituent la beauté chez une femme ; mais elle était belle par la grâce, par la distinction des manières, par le timbre séducis